

Nagib Mahfouz et la littérature arabe moderne.

Jacques JARRY

L'obtention par Nagib Mahfouz du prix Nobel a attiré l'attention du monde entier sur une littérature jusqu'alors bien ignorée. Certes, pour des raisons essentiellement politiques sinon pétrolières, l'Occident a toujours compté nombre d'arabisants d'un niveau plus ou moins élevé. Mais la plupart s'intéressaient à la linguistique, aux textes anciens plus qu'à la littérature moderne. Celle-ci qui vient d'acquérir ses lettres de noblesse, est apparue dans des conditions qui rappellent étrangement la naissance de la littérature japonaise contemporaine, au début de l'ère Meiji: ouverture brutale et sans transitions à des influences littéraires, à des écoles littéraires qui se sont succédées en Europe mais se sont juxtaposées dans le pays qui les adoptait, puis, surmontant ces influences hétérogènes, prise de conscience d'une authenticité locale, mais surtout prise de conscience, dans le fracas de la marée montante occidentale, d'un déchirement, d'une rupture avec le passé, avec les racines historiques de la tradition ancestrale. Tel est le sens du Yoake mae. Telle est encore plus la signification profonde du chef-d'oeuvre de Nagib Mahfouz Entre les deux châteaux (nom d'une rue de l'ancien Caire) qui évoque irrésistiblement un autre titre Bain al 'Asrain (entre les deux ères) et nous fait sentir l'éclosion d'un monde nouveau, jaillissant irrésistiblement des traditions figées de l'Egypte islamique et médiévale. Le parallèle entre la littérature arabe et la littérature japonaise s'arrête là: deux choses les séparent, le fait que la société musulmane, imprégnée de religion, ne s'est ouverte que très tardivement, après la

première guerre mondiale, à un laïcisme occidental considéré comme trop relaxe, et surtout, avant tout, la langue. Pour des raisons religieuses (l'arabe est la langue de Dieu qui dicta le Coran à son prophète, et pas plus que Dieu immuable, Sa langue ne saurait évoluer) et politiques (l'arabe classique reste le trait d'union de pays arabes dont les dialectes diffèrent autant que l'espagnol et l'italien, le symbole de cette unité arabe qu'appellent de leurs vœux tous les leaders charismatiques) la littérature arabe est une littérature de langue classique, l'équivalent de ce latin qui s'employait largement jusqu'au XVIII^e siècle dans les universités européennes, mais qui depuis la Renaissance n'a jamais donné naissance à une oeuvre littéraire valable (n'oublions pas cependant que l'Islam est de six siècles le cadet du christianisme; et l'arabe classique de six ou sept siècles le cadet du latin de César et de Cicéron). Le Japon, en dépit d'une évolution rapide de la langue parlée n'a jamais connu ces problèmes d'une littérature totalement séparée du langage de la rue. En tous cas, l'adaptation de la langue que parlaient au VIII^e siècle les chameliers du désert à l'expression des subtilités de la mentalité de l'ère industrielle, a posé aux écrivains arabes des problèmes qu'on pourrait croire insurmontables et que seuls des génies littéraires comme Khalil Gibran, Tawfiq al Hakim et Nagib Mahfouz ont su résoudre de façon satisfaisante.

Si Nagib Mahfouz fut l'un des artisans de cette transformation linguistique qui a sauvé l'arabe littéraire de l'ossification et de la dégénérescence du latin médiéval, il est loin d'avoir suivi le chemin des autres écrivains de son temps (n'oublions pas qu'il est né en 1911, juste avant la première guerre mondiale). La renaissance de la littérature arabe s'est en effet effectuée dans deux pays différents, le Liban et l'Egypte et sous deux influences différentes, l'influence française, dominante au

Liban mais très forte en Egypte dans la communauté copte et par l'intermédiaire des collèges de Jésuites où sont passés nombre de musulmans, et l'influence anglaise dans une Egypte d'abord colonisée puis occupée en dépit de l'indépendance obtenue dans les années 20 jusqu'au lendemain de la deuxième guerre mondiale. Dans la même veine, la littérature libanaise est une littérature plutôt chrétienne, la littérature égyptienne une littérature à dominante musulmane. C'est peut-être la raison pour laquelle un écrivain comme Khalil Gebran, dans Les Ailes brisées a subi si directement l'influence du romantisme français¹⁾. Cette histoire autobiographique de la passion qu'éprouve l'auteur pour Selma Karame est tout à fait dans la tradition de ces exagérations forcenées, de cette atmosphère de désespoir et de fatalité où se complaisaient les auteurs français et allemands du début du XIX^e siècle. De la même façon, la description d'une tempête par Mikhaïl Na'ime n'aurait pas été déplacée dans un roman de Châteaubriand²⁾. Chez Khalil Gebran d'autres influences se font jour, comme celle de la Colline inspirée dans le chapitre d'ailleurs sublime qui s'intitule Entre Astarté et le Messie. Mais cette littérature baignée de rénovation chrétienne, qui s'inscrit dans la ligne des grands auteurs christianisants de la fin du XIX^e (je pense à Huysmans aussi bien qu'à Barrès) a refusé systématiquement l'aspect réaliste et naturaliste de la littérature française immédiatement antérieure. C'est cette lacune qu'ont comblée les auteurs égyptiens dans le souci de fixer pour les générations futures la société de leur temps, de transmettre à leurs descendants une image exacte et profonde de la complexité de cette société égyptienne du début du XX^e siècle, de l'atmosphère étouffante des villages du Saïd jusqu'à cette cour des miracles de l'Impasse du mortier où Nagib Mahfouz a réuni fictivement les professions et les personnages les plus surprenants de ce vieux Caire aujourd'hui disparu. On a pu dire qu'à la lecture des trois oeuvres maîtresses de

Nagib Mahfouz Entre les deux châteaux, Le Palais du désir et Al Sokkariyya on connaissait l'Egypte entière³⁾. De même que La Comédie humaine de Balzac décrit dans tous ses détails, dans toute son intégrité la société française du début du XIX^e siècle avec sa stratification ses rapports d'affaires, sa hiérarchie, ses usages et ses tics, ses passions et ses vices, Nagib Mahfouz accomplit la même tâche pour cette société cairote du XIX^e siècle finissant et du début du XX^e siècle, société aussi complexe, aussi attachante, baignant dans une atmosphère différente, qui juxtapose de façon très méditerranéenne l'opulence et la mendicité et dont la religion rythme la vie, crée les usages, s'inscrit dans les comportements et dans le cas de la condition féminine justifie les pires aberrations, une société de crève-la-faim et petits métiers incroyables assurant tout juste la survie de ceux qui les exercent, vendeurs de graines diverses, accompagnement obligatoire de la dégustation d'innombrables tasses de thé, marchands de gâteaux ambulants et plus étrange encore, fabricant d'infirmités. Tous ces personnages exotiques s'agitent sous nos yeux dans la chaleur étouffante, la poussière, les immondices de ces impasses du vieux Caire, de ces rues ombreuses, étroites et surpeuplées, grouillantes de boutiques, d'étals et de garçons de courses, véritable cour des miracles dont un véritable miracle renouvelé d'Allah assure la survie quotidienne.

En réalité, toujours sur le modèle de Balzac, Nagib Mahfouz a procédé par tranches. Dans l'Impasse du mortier (Zoqaq Al Middaq)⁴⁾ c'est la vie plus ou moins sordide des petites gens du Caire qu'il décrit: boulanger battu par sa femme, une virago irascible, fabricant d'infirmités et dépouilleur de tombeaux, patron pédéraste de salon de thé, fille coquette et ambitieuse qui après avoir raté un riche mariage avec un barbon trop âgé, succombe au charme douteux d'un maquereau trop bien vêtu, et cause la perte de son fiancé des premiers jours, parti chercher fortune sur

le Canal et qui ne revient que pour être assassiné dans une rixe par des soldats anglais éméchés.

Dans Entre les deux châteaux au contraire c'est société plus huppée qu'il décrit, famille aisée religieuse sous la férule d'un père qui jusqu'à la tombée de la nuit, se veut un modèle de piété⁵⁾. La fille cadette plus jolie que l'aînée, épouse le rejeton d'une famille aristocratique bien qu'un peu décadente. L'action oscille entre cet intérieur étouffant, dont l'épouse n'a pas le droit de sortir (un pèlerinage à Sayyidna al Hussein à deux pas de chez elle lui vaudra d'être renvoyée dans sa famille)⁶⁾ et le monde des almées du Caire, étrange et coloré, monde d'orchestres et de tambourins, de danseuses du ventre et de filles de petite vertu où 'Abd'al Gaouad, "cet homme si vertueux", se plonge avec délices à la tombée de la nuit⁷⁾, dès que la fermeture d'un négoce assez prospère pour lui permettre de petites fantaisies, lui rend une liberté que le souci de sa famille ne donne jamais l'impression d'entraver.

Mais il est une autre dimension à l'oeuvre de Nagib Mahfouz. Il ne se contente pas de décrire de façon précise mais figée la société qu'il a connue dans sa jeunesse. Sa peinture du Caire n'est pas statique. Il n'est pas animé seulement par le souci de préserver pour la postérité dans un souci de nostalgie passéiste les débris condamnés à disparaître d'une époque à jamais révolue. Ce qu'il veut exprimer dans son oeuvre, comme l'ont fait ses contemporains, Alexei Tolstoï dans Khojdenie po moukam et Shimazaki Toson dans Yoake mae, c'est la gestation d'une époque, la lente émergence à travers les débris de l'ancien (qui pourtant s'accroche avec ténacité à ce qui lui reste de vie) d'un monde nouveau plus ouvert, plus laïque, plus adapté aux exigences de la nouvelle civilisation industrielle. Nous l'avons déjà dit, le titre d'une de ses oeuvres maîtresses, Bain al qasrain évoque un autre titre Bain al 'asrain (entre les deux ères). L'action se déroule

en effet à la jonction de deux époques, l'époque ottomane traditionnelle qui, en dépit des efforts de Mohammed 'Ali et plus tard du protectorat britannique se poursuit sans modification notable jusqu'à la première guerre mondiale et l'Egypte moderne, l'Egypte du Wafd qui dans les années 20, sous les auspices de Sa'ad Zaghloul, acquiert dans le sang son indépendance au prix de durs combats dont le fils du héros du roman, 'Abd al Gaouad, sera l'une des victimes⁸⁾. Mais bien sûr, dans les romans de Nagib Mahfouz il ne s'agit pas de luttes politiques ni d'évènements de la rue mais de la maturation dans la mentalité des protagonistes d'une nouvelle manière de pensée moins embarrassée de traditions, moins empêtrée de préjugés religieux.

Dans les premiers chapitres de *Entre les deux châteaux* il décrit la vie de la mère emprisonnée dans son foyer par la tyrannie domestique d'un mari qui ne tolère pas la moindre contradiction ni la moindre peccadille. Elle considère cette réclusion comme normale, n'imagine pas un autre sort. Elle ne se permettra qu'une seule escapade et ceci dans les conditions, dans les intentions les plus pures. Accompagnée de son jeune fils, elle se rend en pèlerinage à Sayyidna al Hussein. Mais hélas! à son retour, elle est renversée par une auto, l'escapade ne peut demeurer inaperçue et son mari courroucé la punit de cette entorse aux règlements familiaux en la renvoyant chez sa mère⁹⁾. Lui par contre passe régulièrement ses soirées à chanter en s'accompagnant sur un tambourin (dara-bouka) des chansons d'inspiration religieuse en compagnie d'almées dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont de petite vertu¹⁰⁾. Ceci pour le monde ancien. Mais il est une autre face au diptyque. D'abord, le regard critique de la nouvelle génération sur les agissements du Père. Les enfants sont consternés de le voir continuer de sortir le soir même après l'accident survenu à leur mère¹¹⁾. L'un d'eux plus âgé, lui aussi en quête d'une almée complaisante, est estomaqué d'entendre chanter les louanges

de la générosité de son père vis-à-vis d'autres femmes. Risquant un regard curieux puis effaré dans la salle où se trouve ce dernier, il a peine à reconnaître cet homme si pieux, si vertueux sous les traits de cet "amant percussionniste"¹²⁾, la galabiyya retroussée sur ses jambes nues, battant la mesure d'une main sur un tambourin et taquinant de l'autre sa compagne de la nuit. Chose curieuse c'est un représentant féminin de l'ancienne élite aristocratique turque, une aristocratie que le refus de s'instruire condamne à une décadence inéluctable, qui portera les premiers coups à la tyrannie d' 'Abd al Gaouad. Dans une scène remarquablement enlevée, forte de son prestige et peu habituée à être contredite, elle impose à 'Abd al Gaouad, en dépit de ses réticences et de ses manoeuvres dilatoires, le mariage de sa fille cadette (l'aînée suivant la tradition aurait dû passer la première) et le rappel de l'épouse au foyer¹³⁾. Cette capitulation au nom de la tradition et du renom des grandes familles d'antan, tout en dévoilant une contradiction de l'ancien système (entre l'inattaquable supériorité masculine et le respect inné de l'aristocratie) constitue la première fissure dans l'édifice impeccable, dans le monde si bien conçu, si bien ajusté d' 'Abd al Gaouad.

Le responsable de ces lézardes qui vont s'aggraver jusqu'à provoquer l'effondrement du monde ancien est à la fois la technique moderne et l'invasion étrangère. Renversant Mme 'Abd al Gaouad, c'est une automobile, cet engin incongru dans la poussière respectable de la vénérable rue des deux châteaux, qui va déclencher la crise, ébranler l'édifice familial si bien arrangé d' 'Abd al Gaouad. De même c'est l'intrusion britannique qui force les jeunes à s'affirmer, à s'échapper. Les uns comme l'un des héros de l'Impasse du mortier cèdent à l'anglomanie, introduisent dans leur vocabulaire des locutions anglaises que la prononciation cairote a vite fait de rendre méconnaissables. D'autres qui dans la tradition du vieux Caire mènent dans

un semi-chômage une existence marginale vont chercher au milieu des troupes britanniques un salaire plus conséquent, un argent plus facile. La fille d'un voisin et amie de 'Abd al Gaouad, Myriam Ridwan pendant les troubles du temps de Sa'ad Zaghloul, engage la conversation avec une sentinelle britannique et entame une idylle de courte durée. Son frère au contraire va militer dans la lutte contre l'occupation et périra au cours d'une manifestation¹⁴⁾.

Cette intrusion des idées modernes, de la science moderne constitue également le sujet d'un passage célèbre du Substitut de campagne de Tawfiq al Hakim. Un conférencier dans un village reculé du Sa'id explique à un auditoire complètement dépassé comment on a pu mesurer le poids de la terre. Dans la conviction professorale d'avoir été bien compris, il pose alors l'interrogation classique: y a-t-il des questions? Un vénérable cheikh se lève alors et prononce sentencieusement «Le poids du monde, fort bien. Mais avec le trône ou sans le trône?» Car il est dit dans le Coran que Dieu est assis sur son trône au plus haut des cieux. Différence de deux mentalités, différence de deux mondes!

L'Europe a connu le même phénomène avec les découvertes du XV^e siècle et l'éclosion d'un art humaniste délivré des entraves de la théologie. Chez nous aussi le monde nouveau s'est extrait de l'ancien dans les affres et les tourments des guerres. Pour l'Islam, religion neuve, plus jeune de six siècles que le christianisme, l'intrusion d'une vie laïcisée s'est opérée bien plus tard, comme si la force vive des deux religions s'épuisait au même rythme. comme si ce retard de six siècles ne pouvait être comblé.

Cette vision d'un monde en transformation, cette laborieuse émergence d'un monde radicalement nouveau à travers les débris de l'ancien, s'inscrit dans la réalité de l'écriture du roman sous la forme d'une opposition d'ombre et de lumière, d'une construction en diptyque.

Cette construction dualiste se traduit dans le cas de l'Impasse du mortier (admirablement traduit dans l'édition française par L'Impasse des miracles, en souvenir de la cour des miracles de Notre Dame de Paris) par une opposition à la fois psychologique et spatiale. Les habitants de l'impasse menant une existence marginale au moyen de métiers saugrenus sont sollicités par les tentations qu'offre le Caire moderne, la présence de l'armée anglaise, la vie brillante et facile des nouveaux quartiers. Tous sont plus ou moins déchirés entre les traditions bien arrêtées de leur existence cloîtrée et l'attrait de ce qui est à leurs yeux l'opulence environnante. Le fiancé de Hamida va chercher fortune au service des troupes d'occupation du canal mais dans l'intention bien arrêtée de revenir épouser sa fiancée. Hamida, de son côté soucieuse de faire un beau mariage veut échapper à tout prix à cette atmosphère trop pesante. Elle finira sous la coupe d'un maquereau élégamment vêtu et vendra ses charmes à des soldats britanniques qui régleront le compte de son fiancé au cours d'une rixe de cabaret. Tous se partagent spirituellement et charnellement entre deux mondes symbolisés ici par deux zones différentes du Caire, le nouveau Caire de Gezira d'Héliopolis et l'autre, l'ancien, celui des vieilles rues près de la citadelle, celui de Khan Khalil et du Mouski.

Cette opposition entre un monde laïcisé moderne et le monde retardataire de l'Islam médiéval n'est qu'un aspect d'une opposition plus fondamentale et d'une dualité de base. Même les personnages les plus représentatifs de l'Islam ancestral comme 'Abd al Gaouad présentent cette fissure interne, cette juxtaposition d'un être de la lumière et d'un être des ténèbres. Le passage où le fils en mal d'almées découvre brusquement cet autre visage de SON père, le viveur bon enfant, épris de musique, de femmes et de loisirs est caractéristique à cet égard. Il est en effet deux 'Abd al Gaouad, d'une part le tyran

domestique ancré dans la conviction que le Coran, la religion, justifient son attitude intransigeante, qu'il a le droit pour lui, que ses actes les plus répréhensibles sont justifiés par une tradition qui se confond dans son esprit avec la parole de Dieu. D'autre part le bon vivant (je préfère cette expression en dépit des apparences à celle de viveur) épris de musique et de femmes, qui se réveille à la nuit tombante et mène une existence de rêve dans l'harmonie, le mépris des convenances (la jambe nue qui sort de la galabiyya) l'absence de contraintes et la légèreté des moeurs. L'opposition est subtile et bien cairote entre la dure existence du jour dans la chaleur étouffante et le tracas du négoce, existence rythmée par les appels lancinants du muezzin à la prière, existence tendue vers le sacrifice et vers Dieu et la douce et fraîche nuit du Caire où il fait bon vivre et se reposer des ardeurs du soleil. Opposition retournée de la lumière et ténèbres!¹⁵⁾

Cette construction en diptyque, étroitement liée au thème fondamental de l'émergence d'un monde nouveau, est peut-être liée à la nature même de l'Islam, dont le Dieu est le maître des deux mondes. Si les occidentaux, dans un souci trinitaire, ont préféré la construction en triptyque (même les franc-maçons, dans leur rejet du christianisme, ont conservé le triangle) l'Islam parfaitement monothéiste ne s'embarrasse pas de ce souci d'harmonisation géométrique et la lumière du prophète ne saurait s'opposer qu'à l'obscurité (Al Jahiliyye) et à l'incroyance, ou pire encore, au rejet délibéré et satanique de la vraie foi.

Tout compte fait, cette obtention du prix Nobel couronne à juste titre une oeuvre extrêmement complexe, extrêmement riche, une comédie humaine au niveau du Caire, qui nous révèle une société combien différente de la nôtre, de par son climat, ses traditions, sa religiosité; mais surtout, et c'est là ce qui justifie les menaces que les

fondamentalistes ont proférées à son égard, Nagib Mahfouz s'est fait le peintre de la transformation de l'Egypte moderne, de l'émergence d'un monde nouveau, de cette révolution qui secoue les traditions d'antan, la monarchie surannée et le joug britannique pour aboutir à l'Egypte actuelle. Nagib Mahfouz est le chantre du laïcisme et de la modernité. A une époque où le fondamentalisme reprend vigueur, où la société arabe tourne le dos au monde moderne pour chercher dans la religion un recours et un réconfort à ses désillusions, son oeuvre ne peut trouver qu'un écho favorable en Occident et déplaire dans sa patrie, car, comme chacun sait, à la seule exception du Prophète, nul n'est prophète en son propre pays.

Notes

- 1) Khalil Gebran, Al Ajnahat Almutakassarat, Dar Al Andalus Beirut, Entre Astarté et le Messie, pp.77-83.
- 2) Al Mushawwaq Al Matbaat Al Bulisiyyat Harisa, Liban, chap.19, pp.66-69, Mikhaïl Na'ime Al 'Asifat, cf. Akram Al Rifa'i, Bait fi al Kufat, Dar al 'Ilm Lilmaulaiyyin.
- 3) Nagib Mahfouz, Bain Al Qasrain, Qasr Al Shauq, Al Sokkariyyat, éd.Maktabat Masr, Dar Masr Al Tabaat, Le Caire.
- 4) Nagib Mahfouz, Zoqaq Al Middaq.
- 5) Nagib Mahfouz, Bain Al Qasrain, p.11.
- 6) *ibid.*, pèlerinage à Sayyidna Al Hussein, pp.157-166, chap.27. Elle est renvoyée chez sa mère. p.192.
- 7) *ibid.*, pp.238-9 surprise du fils quand il découvre son père avec une almée.
- 8) *ibid.*, p.455 sqq
- 9) *ibid.*, p.192.
- 10) *ibid.*, pp.238-9.
- 11) *ibid.*, p.178.
- 12) *ibid.*, p.238.
- 13) *ibid.*, pp.216-16.
- 14) *ibid.*, pp.411-18, Kamal fraternise avec des soldats anglais et l'un d'eux, Julian devient l'amant de Myriam, la fille de Ridwan. Allusion au même fait dans Qasr al Shauq, éd.Maktabat Masr, p.16 et 160-1, éd.française, Le Palais du désir, coll. Lettres arabes, J.C.Lattes, p.25 et 140-1.
- 15) Nagib Mahfouz, Thartharat fauq Al Nil, éd.Maktabat Masr, éd.fr.Dérives sur le Nil, éd. Denoel, Alif.